

De la Suisse à l'Égypte

Ce n'est pas la première fois que j'ai la joie de visiter votre pays, et de m'exprimer devant des étudiants d'une de vos Universités. Voilà cinq ans, dans des circonstances analogues, j'ai pu dialoguer avec un public comparable à celui que vous formez. Je voudrais vous le dire en toute sincérité : durant ce séjour, j'ai reçu de l'Égypte infiniment plus que je n'ai pu lui donner. Et j'ai été si fortement impressionné par les richesses et les beautés de votre pays, y compris ses richesses littéraires, que j'en ai presque oublié de parler de ma propre littérature et de mon propre univers culturel.

Je vais être exposé, aujourd'hui, à la même tentation – et vous verrez que, tout à la fin de mon exposé, j'y succomberai... Cependant, quelque désir que j'en aie, je ne suis pas ici pour vous parler de l'Égypte, sur laquelle je n'ai rien à vous apprendre ; je suis ici pour vous parler de mon propre pays, la Suisse. Non pas pour vous faire un cours d'histoire et de géographie, mais pour vous faire sentir ce que peut avoir de spécifique la littérature de ce petit coin du monde, et singulièrement de la portion francophone de ce petit coin – puisqu'aussi bien, la Suisse n'est pas la France, et que seule une partie de ce pays parle, donc écrit le français.

*

La Suisse : je crois qu'il n'y a pas de pays, au monde, dont l'image, aux yeux de l'étranger, soit plus différente de la réalité, telle que la vivent ceux qui l'habitent. Voyons, qu'est-ce que la Suisse, aux yeux du monde ? Une oasis de paix et de prospérité ; un très petit pays situé au cœur de l'Europe, mais, en même temps, à distance de la politique européenne ; un espace tranquille et protégé ; une région du monde connue pour ses hautes montagnes, éventuellement pour ses grandes banques. Mais les montagnes et les banques, c'est au fond la même chose : deux symboles de protection et de sécurité. La pierre des banques est prise au roc des montagnes. On pense donc, en tout état de cause, que la Suisse est solide ; qu'elle est sûre et calme, hors du temps et des vicissitudes de l'Europe et du monde. Comme c'est un pays riche, on postule que la vie y est forcément facile, insouciant et aisée. Bref, pensent en général les étrangers, la Suisse est un pays de richesses naturelles et matérielles.

Mais est-ce un pays de richesses culturelles ? Est-ce un pays de culture ? La Suisse se définit-elle par sa culture ? Il faut bien l'avouer : spontanément, les étrangers cherchent dans mon pays la nature, non la culture. Innombrables sont d'ailleurs les témoignages de visiteurs venus du monde entier, qui ont chanté et qui chantent encore les beautés, bien réelles, des paysages suisses, mais sans chercher à savoir comment vivent et pensent ceux qui ont l'étrange idée d'habiter devant et dans ces paysages.

Or la Suisse de la culture existe, la Suisse de la pensée, de la réflexion, de la création littéraire et artistique. Mais cette Suisse-là est presque exactement le contraire de la Suisse naturelle ou matérielle. Les montagnes suisses ne protègent pas les Suisses qui pensent ou qui créent, elles les inquiètent, les saisissent ou les angoissent. L'isolement de mon pays, au cœur de l'Europe, n'est pas pour moi un facteur de sûreté ni de fierté, mais un facteur d'incertitude et même de schizophrénie. Et même si la Suisse, pas plus que n'importe quel

autre pays du monde, n'échappe au temps et à l'histoire, le seul fait qu'on puisse imaginer qu'elle y échappe est profondément troublant pour le Suisse que je suis.

Et puis, le Suisse que je suis ne comprend que trop bien que les étrangers s'intéressent, dans son pays, à la nature et non pas à la culture. Parce que les étrangers les mieux intentionnés ne trouveront jamais, en Suisse, *une* culture suisse. Il en trouveront plusieurs, et cela compliquera terriblement leur perception. En effet, mon pays parle quatre langues. Il se trouve touché à la fois, selon ses régions, à l'aire culturelle de la France, à celle de l'Allemagne et à celle de l'Italie, qui sont limitrophes de nos frontières.

J'ai lu, sous la plume de votre grand écrivain Taha Hussein, que l'Égypte trouvait son unité dans la fusion harmonieuse de trois héritages : l'héritage pharaonique, l'élément arabe et l'influence extérieure, occidentale en particulier. Voilà une définition simple et claire. Mais mon pays à moi, quoique beaucoup plus petit que l'Égypte, est beaucoup plus difficile à définir dans son unité. Parce que les influences qu'il subit sont nombreuses, contradictoires, et présentes en permanence : elles n'appartiennent pas à l'histoire, mais au présent. Et d'ailleurs, en fait d'histoire, la Suisse n'en a pas une mais plusieurs, selon ses régions linguistiques et culturelles.

Si l'on peut dire que votre Égypte a fait son unité en digérant les trois sortes d'influences dont parle Taha Hussein, on peut dire qu'un pays comme le mien n'a jamais fait, et ne fera probablement jamais son *unité* ou sa synthèse culturelle et linguistique. La seule culture commune à tous les Suisses, c'est ce qu'on appelle, d'un terme peut-être abusif, la « culture politique ». A savoir un certain type de citoyenneté et de démocratie directe. Un certain rapport au pouvoir politique, une certaine idée de l'autonomie du citoyen. C'est déjà beaucoup, dira-t-on. Oui. Mais ce n'est sans doute pas assez pour faire une unité et une identité culturelle au sens courant du terme.

Ainsi donc, cette Suisse qui, vue de loin, paraît solide comme les rocs de ses montagnes et les murs de ses banques, comme le prototype même du lieu sûr et du refuge, cette même Suisse est, spirituellement, le pays le plus complexe et le plus incertain qui soit de son identité, donc le plus profondément en proie au doute et à l'interrogation sur lui-même. C'est du moins ainsi que je l'éprouve, moi qui vous parle. La culture suisse, ou plutôt ses cultures, sa littérature ou plutôt ses littératures sont presque forcément l'expression de ce doute, de cette interrogation, de cette insécurité. Situation paradoxale, et génératrice de malentendus, puisque le citoyen Suisse, aux yeux de l'étranger, continue de passer pour un être tranquille et préservé, qui n'a pas à se poser de questions sur lui-même. L'Europe n'est-elle pas, aux yeux du reste du monde, un lieu de richesse, de puissance et souvent d'arrogance ? Et la Suisse n'est-elle pas au cœur de l'Europe ?

Oui, la Suisse est au cœur de l'Europe, mais en réalité rien n'est plus fragile que ce cœur. Rien ne bat avec plus d'inquiétude. Et le citoyen Suisse, en tout cas celui qui vous parle, ne se sent ni tranquille ni préservé, ni riche ni puissant. Il ne cesse de se poser des questions sur son identité et sur le sens de son travail. Il n'est sûr de rien, et surtout pas de sa propre définition.

Je suis de langue française, j'appartiens donc à la partie de la Suisse qui, culturellement, est tournée vers la France et nourrie de ses richesses littéraires et artistiques. Et dans une certaine mesure je me définis, littérairement et culturellement, comme ferait un Français. Mais ma langue ne coïncide pas avec ma nationalité, mon appartenance culturelle n'est pas identique à mon appartenance politique. Et de ces identités plurielles ou flottantes, de ces décalages, mes livres portent forcément la marque. Pas seulement mes livres, mais aussi, je crois, ceux de tous les auteurs suisses de langue française.

*

C'est comme si tous les auteurs suisses de langue française éprouvaient le désir de chercher hors d'eux-mêmes, et hors d'un pays décidément trop multiple et trop compliqué, ce qui leur permettrait de se forger une identité simple et sûre. Et c'est pourquoi nombre d'écrivains de mon pays ont été cosmopolites ou voyageurs, passionnés par l'Europe ou par le monde. Un exemple saisissant de ce phénomène, dans la littérature suisse du XX^e siècle, c'est Blaise Cendrars, qui non seulement a couru le monde sa vie durant, mais encore a poussé le déguisement et la création d'identités d'emprunt jusqu'à la mythomanie. Plus vous lisez Blaise Cendrars, moins vous savez qui il était, d'où il venait, à quel monde il appartenait. C'est dire à quel point Blaise Cendrars était Suisse.

Mais ce qui est plus frappant encore, chez les écrivains suisses de langue française, c'est qu'ils sont souvent décalés par rapport à leur langue même, au point qu'ils tentent souvent de transformer cette langue en quelque chose qui la dépasse, l'évite ou la transcende. Sortir de la langue : voilà une visée qui, pour des écrivains, est pour le moins paradoxale. Mais je la crois bien réelle dans le cas des Suisses.

D'où, probablement, la fascination de nombreux écrivains de mon pays pour la *musique*, langage au-delà du langage, langage au-delà des mots. Le plus illustre auteur dont la Suisse française puisse se réclamer, c'est certainement Jean-Jacques Rousseau, né à Genève en 1712 (Genève, à cette époque, était une République indépendante, et n'appartenait pas encore à la Suisse, mais si Rousseau n'était pas Suisse *stricto sensu*, il était encore moins Français ; il tint d'ailleurs constamment à marquer cette distance). Or il me paraît important de savoir que Jean-Jacques Rousseau, avant

de se faire connaître par sa littérature, s'est voulu compositeur de musique. Mieux, il a été compositeur. Son opéra *Le devin de village* a tenu l'affiche à Paris durant des décennies, et a même retenu l'attention du jeune Mozart. En outre, Rousseau est l'inventeur d'un nouveau système de notation musicale, et l'auteur d'un *Dictionnaire de musique*. Il a toujours accordé la plus grande importance à son activité dans ce domaine.

Autrement dit, Rousseau, qui par ailleurs fut presque aussi cosmopolite et mythomane que Blaise Cendrars, a commencé par se forger un langage en marge du langage lui-même : la musique. Par ailleurs, il est l'auteur d'un *Essai sur l'origine des langues* dans lequel il remonte à l'époque mythique, d'avant la tour de Babel, dans laquelle les humains se seraient exprimés par des cris modulés, au service de leurs sentiments et de leur affectivité – bref, une époque où le langage, en somme, était musique. Et décidément, je crois que cela n'est pas sans rapport avec l'origine genevoise de Rousseau, avec sa relation singulière, et comme oblique, à la langue française, à la langue de la France. Rêver de trouver l'origine de sa langue non dans l'histoire mais dans la musique, voilà une attitude qui me paraît typique d'un écrivain suisse francophone.

Je note aussi que les écrivains de la Suisse francophone ont presque toujours pratiqué des genres littéraires extrêmement divers. Singulièrement, ils ont recouru aussi bien à l'essai qu'au roman, aussi bien à la philosophie qu'à la fiction. Jean-Jacques Rousseau, pour l'évoquer encore, est à la fois l'auteur de *La nouvelle Héloïse*, un des romans les plus marquant du XVIII^e siècle, et du *Contrat social*, œuvre philosophique non moins essentielle et fondatrice. Au XIX^e siècle, le plus grand représentant de la littérature suisse de langue française, Benjamin Constant, né à Lausanne, est également un homme qui a écrit à la fois *Adolphe*, un des romans-clés de son siècle, et des essais politiques, sans parler de son œuvre maîtresse

(qui va être enfin rééditée, après une longue période d'obscurité), intitulée *De la religion*.

Je sais bien que le fait d'écrire à la fois des romans et des essais philosophiques n'est pas l'apanage des écrivains suisses de langue française. Mais il me semble que chez eux, cette pratique relève, plus que chez d'autres, du désir d'écrire, une fois encore, au-delà du langage, et de viser sans cesse, par le langage, une réalité qui n'est pas lui : ici, ce n'est plus la musique pure, mais c'est la pensée pure, ou le concept pur.

La musique d'une part, le concept de l'autre : deux façons pour les écrivains suisses en mal d'identité, de s'exprimer non par le langage seul, mais aussi par ce qui se tient à la fois au-dessous et au-dessus de lui, les sons de la musique ou les pensées de la philosophie. Deux façons, aussi, de tenter de sortir d'eux-mêmes, et de se forger, en lieu et place d'une identité nationale douteuse, une identité plus universelle.

Plus près de nous que Rousseau ou Benjamin Constant, il n'est que d'observer les trois écrivains les plus importants de la Suisse française de la première moitié du XX^e siècle : Blaise Cendrars, que j'ai déjà nommé, Charles-Ferdinand Ramuz, et Guy de Pourtalès. Je crois que tous les trois répondent peu ou prou à la définition que je viens d'esquisser. Blaise Cendrars, je l'ai déjà dit, cherche son identité dans le monde entier, il écrit des autobiographies fictives, brouille les pistes, et semble échapper totalement, par ce double jeu du langage trompeur et du voyage forcené, à son identité proprement suisse (au point, d'ailleurs, qu'on ignore très souvent qu'il n'est pas Français). Charles-Ferdinand Ramuz, lui, a longtemps voulu être peintre, comme Rousseau voulut être musicien. Son rapport complexe et marginal à la langue française, il l'a exprimé en créant sa propre langue, en rêvant de ce qu'il appelait une « langue-geste » par opposition à la « langue-signe », en faisant ainsi violence à la langue

académique, et, si je puis dire, en faisant de la peinture en littérature, ce qui est encore une manière d'échapper à la littérature elle-même. Quant au troisième auteur que j'ai cité, Guy de Pourtalès, outre qu'il était passionné de musique, comme Rousseau, il a écrit des romans et des essais qui fondent chez lui une identité résolument et complètement européenne plutôt que suisse.

Autant d'œuvres, autant de réponses au doute de leurs auteurs sur leur propre identité. Autant d'usages du langage qui cherchent à dépasser, à transcender ou à éviter le langage, et qui cherchent à fonder, en littérature, une identité qui se dérobe.

*

Cette brève présentation de la littérature de mon pays, et de sa singularité, je ne la crois pas totalement dépourvue d'objectivité. Je crois n'avoir menti sur aucun des auteurs que j'ai évoqués devant vous. Mais ma vision n'en est pas moins subjective.

Vous l'avez bien compris. En présentant la littérature de mon pays, je me présentais moi-même. C'est que moi aussi, je suis pétri de doutes sur mon identité. Moi aussi je suis passionné de musique et j'écris sur la musique. Moi aussi je pratique le genre de l'essai comme celui du roman. Moi aussi, tout en aimant profondément la langue française, je cherche peut-être, d'une certaine manière, à la fuir vers le son pur ou le concept pur. Et je crois que je vis ainsi la situation de tous ceux qui ne se sentent pas au cœur d'une culture mais à ses marges, et qui ne peuvent faire entièrement coïncider cette culture avec leur appartenance politique ou nationale. Vous comprendrez alors que j'aie bien de la peine à me présenter moi-même, ou à vous donner une idée claire et distincte de ma propre démarche et de mes propres ouvrages.

J'aimerais au moins tenter, cependant, de vous dire en toute naïveté pourquoi j'écris, pourquoi j'ai commencé à écrire dans mon adolescence, et pourquoi je continue obstinément dans mon âge mûr.

La raison en est simple. C'est que dès mon adolescence, sinon dès mon enfance, le monde m'est apparu non pas comme une réalité donnée et close, mais comme un mystère ouvert. Comme quelque chose qui n'a pas dit son dernier mot ; et ce mystère, et ce suspens du monde étaient quelque chose de très beau mais de très douloureux aussi. Cela me comblait et me blessait ; le dernier mot du monde, s'il existait, se trouvait – pensais-je naïvement – sur les lèvres de ma blessure.

Oui, le monde m'attirait comme une énigme belle et douloureuse. Je voulais exprimer cette attirance, répondre à cette espèce d'appel impérieux. – Je dis : « le monde » m'apparaissait mystérieux. Oui, le monde tout entier, le monde en soi, pas seulement les gens ou les choses, pas seulement les paysages ou les sentiments. Mais le simple fait que tout cela existe, que tout cela soit ; bref, le seul fait que la vie soit la vie. C'est élémentaire, mais j'ai l'impression que tout écrivain et tout artiste pourrait se reconnaître dans ce que je dis là : si l'on écrit, si l'on cherche à créer quelque chose dans le monde, c'est parce que le monde nous apparaît comme un mystère, à la fois douloureux et beau. Comme une énigme infinie. Ce n'est pas qu'on espère résoudre cette énigme, mais on voudrait lui donner forme, lui répondre par des mots, des phrases, des livres.

Ecrire, c'est alors à la fois un acte de reconnaissance et de connaissance. Reconnaissance envers la vie parce qu'elle existe, et tentative de connaissance de cette vie par les mots, c'est-à-dire par le travail de la conscience, de la réflexion, de l'élan créateur. Tout cela vous paraît peut-être trop abstrait, mais pourtant je le ressentais de la façon la plus vivement concrète : le monde est à la fois un don et une énigme, c'est très exactement le don d'une énigme ; le monde

nous parle son langage de mystère, et nous pousse à lui répondre ce que nous avons de plus humain, nos mots, nos paroles, notre conscience en acte.

Dès le début de mon activité d'écrivain, j'ai tenté d'affronter ainsi l'énigme en adoptant plusieurs genres littéraires, et en pratiquant à la fois le roman et l'essai (comme cela se fait souvent, je vous l'ai dit, dans mon pays). Dans la plupart de mes romans, les héros sont jeunes, et ce sont des chercheurs d'absolu, si j'ose recourir à cette formule naïve. Mais en effet, ces héros cherchent, à travers l'exaltation de l'art ou de l'amour, à résoudre l'énigme du monde. Inutile de dire qu'ils échouent, parce que nul être humain ne fera prononcer, par les lèvres de sa blessure, le dernier mot du monde. Mais l'aventure de mes romans, c'est le récit de ces tentatives impossibles, c'est le récit d'une exaltation, d'une tension vers le sens, c'est l'expression d'une soif de comprendre qui se confond avec la soif d'aimer. C'est en d'autres mots le récit d'un voyage intérieur, et qu'importe si l'on n'aboutit pas au port ultime. C'est le voyage qui est beau.

Depuis mes premiers livres, qui datent maintenant d'une trentaine d'années ou presque, je n'ai pas perdu l'envie de ce voyage-là. En ce sens, peut-être, je suis resté l'adolescent que je fus. Je viens de terminer une série de nouvelles, dont je m'aperçois qu'elles aussi racontent à chaque fois la tentative plus ou moins maladroite, plus ou moins sauvage, plus ou moins malheureuse, d'atteindre à l'énigme du monde et des choses.

Quant à mes essais, je puis les répartir en trois catégories, mais cela ne les empêche pas de converger tous vers le même but ultime. La première catégorie, ce sont les essais proprement littéraires, dont le premier fut un ouvrage consacré à l'un de mes auteurs préférés, Albert Camus ; un autre a traité des rapports de l'écrivain et de la critique.

La deuxième catégorie, ce sont les essais sur la musique ou les musiciens. C'est ainsi que j'ai consacré un livre au compositeur autrichien Alban Berg, un autre à la postérité de Jean-Sébastien Bach, ou du moins à l'un des aspects de cette postérité.

La troisième catégorie, enfin, ce sont les essais à caractère général, dans lesquels j'essaie de formuler, en toute simplicité, mon idée et surtout mon idéal de l'homme. L'un de ces essais s'appelle *La ressemblance humaine*. J'y insiste sur un point qui me tient particulièrement à cœur. Comme ce titre l'indique, il s'agit de formuler, en une époque où se déploient dangereusement les particularismes et les exclusivismes de toute sorte, sur toute la face de la terre, une définition de l'être humain qui soit fondée sur tout ce que les hommes ont en commun, en dépit de leurs différences de culture, de race ou de religion. Et ce que les hommes ont en commun de plus fondamental et de plus physique, si j'ose ainsi m'exprimer, c'est d'abord la souffrance – et, partant, le refus de la souffrance. Dans la souffrance et dans son refus, nous sommes tous un, nous sommes tous unis pour un même combat.

C'est déjà ce que disait précisément un Albert Camus. Nous les humains sommes unis dans le projet de diminuer ensemble la souffrance du monde. Cela signifie donc aussi que nous pouvons être unis dans notre action et dans notre réflexion. Car pour mieux combattre les souffrances du monde, il faut, ensemble, en rechercher les causes et le sens, il faut savoir, il faut comprendre.

Malheureusement, si les hommes sont tous unis dans la quête du sens, ils ne sont pas toujours unis par les réponses qu'ils donnent à la question du sens. Ces réponses, souvent et malencontreusement, nous séparent et nous divisent. Mais c'est sans doute que la question même, demeurée question, est plus précieuse et plus fondamentalement humaine que les réponses qu'on croit pouvoir lui fournir. Notre patrimoine commun, c'est la question. Je voudrais

définir l'être humain comme celui qui respecte chez son voisin, chez tout le monde, le droit à l'interrogation, le droit à questionner l'énigme afin de progresser dans la sagesse. L'être humain, c'est celui qui se refuse à contraindre quiconque au nom d'une réponse ultime à cette énigme. Oui, l'homme est plus grand, plus vrai, plus sage, donc plus pacifique aussi, tant qu'il préserve en lui le pouvoir de questionner, tant qu'il refuse de faire taire de force le mystère. Et cette préservation, ce respect n'empêche pas d'agir, au contraire. Car désormais notre action la plus fervente visera précisément à préserver la liberté d'autrui, sa liberté de chercher lui aussi, de quêter lui aussi, d'avancer lui aussi dans la compréhension du monde. Voilà ma conviction.

J'ai tenté, dans un premier temps, de vous brosser en quelques traits bien grossiers et bien insuffisants, les caractéristiques de la littérature de mon pays. Voilà que maintenant j'ai voulu, de manière plus aléatoire encore, et plus incertaine, vous parler de ma propre littérature, et de mon idée de l'être humain.

Je crains d'être demeuré dans de trop grandes généralités. Mais ce qui est sûr, c'est que mon idée et ma passion de ce que j'ai appelé la ressemblance humaine sont inséparables de l'art – et des artistes. L'art et les artistes vont d'instinct à ce qui, chez tous les hommes, est commun, à savoir cette tentative de répondre à l'énigme du monde, sous le signe du beau. L'art et la littérature sont par excellence la part universelle de l'homme. Ils ne se préoccupent pas seulement de l'universel comme d'un thème parmi d'autres. L'universalité, c'est leur être même. Et c'est pourquoi je puis espérer que la littérature de mon pays de façon générale, et mes livres en particulier, ne rencontrent pas votre indifférence.

Si les arts et la littérature ont toujours un caractère national et même local, ils ont toujours, et simultanément, un caractère universel. Parce qu'ils parlent de l'être humain, et que chaque nation, chaque région du monde, chaque culture n'est finalement qu'une variation sur ce thème universel de l'humanité pensante, souffrante, chercheuse et parfois heureuse. Tant et si bien que les lecteurs du monde entier peuvent toujours se retrouver dans une œuvre littéraire, même si elle a été écrite très loin d'eux, dans l'espace et dans le temps. Rien, mieux que la littérature, ne nous affirme, sur toute la surface de la terre, la ressemblance humaine.

Pour moi, une des preuves les plus fortes et les plus belles de cette évidence, c'est précisément un écrivain de votre pays qui me l'a récemment fournie. Lorsque je suis venu chez vous il y a cinq ans, je venais de lire un roman, ou plutôt trois romans d'un de vos auteurs, qui m'avaient enthousiasmé et même enflammé. C'était la merveilleuse *Trilogie* de Naguib Mahfouz (en français : *Impasse des deux palais, le palais du désir, le jardin du passé*). Le milieu dans lequel vivent les personnages de cette œuvre, leur éducation, leur religion, leur histoire, rien de cela n'est identique à ce que je connais, à ce que je vis ou que j'ai vécu personnellement. Et pourtant, je pouvais entrer dans chacun des personnages, je pouvais, me semble-t-il, comprendre les mouvements les plus intimes de leur cœur et de leur esprit. Mieux encore : de même que l'auteur, Naguib Mahfouz, s'est peint lui-même, en grande partie, dans le personnage du jeune Kamal, voilà que dans ce même personnage, ses aspirations, son idéalisme et ses défauts, je retrouvais exactement, avec une force rare, une évidence absolue, mes propres aspirations, mon propre idéalisme et mes propres défauts !

Lorsque Kamal médite sur la beauté, lorsqu'il s'écrie, en s'adressant à elle : « Ma vie t'appartient. Je la consacrerai à percer ton mystère ! Peut-il exister au delà soif d'une autre connaissance ? »

(p. 631), je me retrouvais parfaitement dans cet élan juvénile, qui est à la fois geste d'amour et soif de connaissance ; je comprenais au plus profond de moi ce désir de savoir par l'amour et à cause de l'amour, cet effort de l'intelligence aiguillonnée par le désir. Ou, plus simplement encore, lorsque Kamal, s'adressant à un ami, s'écrie : « Quoi de plus beau pour l'homme que de consacrer sa vie à la vérité, au bien et au beau ! » (p. 972) – lorsqu'il hésite entre la philosophie et la littérature, ou encore lorsqu'il dit, tout à la fin du livre : « Le problème de la foi demeure pour moi irrésolu. Et la seule chose qui puisse me consoler est que le combat n'est pas encore terminé ! » (p. 1379), je ne puis me défendre d'un profond sentiment de fraternité, et de reconnaissance, au double sens du terme, et j'ai envie de vous dire : je viens, en vous lisant ces phrases, de vous parler de moi.

Comme Kamal, je suis fasciné, peut-être enfantinement, par « le vrai, le beau et le bien », comme lui je suis un maladroit chercheur d'absolu. Maladroit mais sincère...